


des *Shérazade*. Elle a besoin de retrouver ces personnages dans la fugue et ne peut les approcher autrement qu'en fugueurs. Ils avaient besoin de vivre autrement l'exil de leurs parents. La fugue est la manière de vivre l'exil d'une manière différente, dans un espace autre et hors-la-loi. Il existe une rupture avec la maison, la République et la France. Le "territoire de la lisière" est le meilleur pour inventer un autre espace, d'autres gestes, une autre langue plus gestuelle, moins linguistique.

Sebbar a fait une pause après la fiction et a écrit des fragments autobiographiques d'une Algérie dont elle ne peut pas faire le deuil et qu'elle cherche en France. Elle pourrait vivre à côté sans voir ni parler à personne parfois. La France est le pays de sa mère qu'elle aime. Elle parle et écrit la langue de sa mère et n'est donc pas en exil. Pourtant, elle l'est à partir du moment où elle a cherché des traces, des signes de l'Algérie. Elle n'y est jamais retournée et ne sait pas si elle y retournera un jour même si elle cherche l'Algérie d'une manière malade. Elle pense qu'il en sera ainsi tant qu'elle n'aura pas écrit le silence de son père. Si elle ne parle pas arabe, ce n'est pas pour des raisons historiques, politiques ou coloniales. Elle n'a pas envie d'apprendre l'arabe parce qu'elle a l'impression que, contrairement à ce que l'on croit (on croit que l'arabe est une langue de communication), apprendre l'arabe la couperait de son père. Elle écrit parce que l'arabe lui manque. Elle n'a jamais parlé l'arabe qui lui manque. Elle a besoin de l'entendre, qu'elle [la langue] soit là. Elle a besoin de la langue comme des gestes de muets. L'absence de la langue est sa raison d'écrire et de l'entendre comme une voix. Si elle écoute des femmes parler l'arabe dialectal, il ne l'intéresse pas de savoir ce qu'elles se disent car ce sont des banalités. Elle ne sait pas comment aller en Algérie. Elle ne désire pas être étrangère, observatrice ou sociologue mais elle veut y aller en sauvage, ce qui est difficile. Elle a deux sœurs, l'une à la Martinique, l'autre à Paris. Les trois sœurs voulaient aller en Algérie ensemble mais leur père n'a pas voulu qu'elles y aillent tant qu'il vivrait. En fait, c'est la sagesse du père qui avait parlé car il voulait les protéger. Dans ce qu'elle écrit en français, elle essaie donc de recomposer ce qui a été fragmenté, dispersé, explosé. Peut-être ne reconstitue-t-on jamais mais que l'on reconstruit autre chose. Elle croit certainement construire dans ce qu'elle écrit.

Armelle Crouzières-Ingenthron
Middlebury College

Hédi Bouraoui. *Ainsi parle la Tour CN*. Vanier (Ontario): Les Éditions l'Interligne, Tunis: L'Or du Temps, 1999. 350 pages.

 'est au pied de la lettre qu'il faut interpréter le titre du dernier roman d'Hédi Bouraoui, *Ainsi parle la Tour CN*, car c'est effectivement la célèbre tour qui

parle. Bien que cette narratrice soit, dès l'abord, plutôt sympathique et assez bavarde, il est quelque peu déroutant, surtout au début de la lecture, d'apprendre que le "je" narratif renvoie à une tour de béton. Il est d'ailleurs presque impossible pour le lecteur de l'oublier car la narratrice profite de chaque occasion possible pour nous rappeler que c'est bien elle, la tour CN, qui raconte l'histoire. Or, cette charmante tour à de quoi raconter, tout comme le Zarathoustra de Nietzsche, parallèle suggéré par le titre, certes, et qui sera repris assez tard dans le roman. De sa perspective singulièrement supérieure, la tour parle entre autres du cosmopolitisme de Toronto, de la société distincte du Québec et du sort des autochtones, bref, des multiples langues et identités culturelles au Canada. Elle pose son regard sur quelques personnages représentatifs de ces groupes, dont une famille autochtone, Pete Deloon (ou Pierre de Lune) qui a participé à sa construction, sa femme Twylla et leur fils Moki; Kelly King, la belle canadienne anglaise blonde, tout ce qui est de plus "wasp" mais qui saura surprendre à plusieurs reprises la tour et ses lecteurs; Souleyman Mokoko, un immigrant arrivé d'Afrique, "bardé de diplômés" (p. 28) qui ne peut trouver mieux que de travailler comme opérateur des ascenseurs de la tour; Rocco Cacciapuoti, d'origine italienne, qui est le "chef de maintenance" de la tour CN (p. 27). Si l'on trouve curieux que la tour CN raconte son histoire en français, elle explique qu'elle "aime prendre la parole de la minorité officielle". (p.21) C'est d'ailleurs ce qu'elle fait tout au long du roman, parler pour les minorités, puisqu'elle met en lumière les difficultés vécues non seulement par les francophones du Canada (les Québécois, mais aussi les francophones hors-Québec, incluant les immigrants de langue française), les autochtones, les femmes, les homosexuels et les immigrants par le biais de ces personnages qui lui sont chers car soit ils travaillent en son sein (ou ont participé à sa construction) ou ils sont liés à ceux-ci.

Les préoccupations de la tour CN rappelleront sans doute le mythe de la tour de Babel, cette tour inachevée qui est à la source de la confusion, de la dispersion et des multiples langues sur terre. La tour CN se dit toutefois "l'anti-Babel" puisqu'elle règne sur une ville où "cent cinquante-sept langues ont acquis 'droit de parole'". (p. 39) Avec une grande honnêteté, la tour évoque les grandes questions qui caractérisent particulièrement l'époque actuelle où le Canada cherche à se définir comme pays multiculturel et tolérant envers ses diversités linguistiques et culturelles mais elle ne cache pas, non plus, les préjugés profondément enracinés qui empêchent le Canada d'être vraiment un pays où tous les citoyens sont égaux. "D'abord, je suis ce que je raconte. Et je ne vous raconte que ce qui se passe dans mes réseaux qui montrent aux Canadiens une autre facette d'eux-mêmes." (p. 97-8)

Écrit avec beaucoup d'humour et avec de nombreux clins d'oeil à divers événements et personnages réels, ce roman, finaliste au prix Trillium, présente une certaine perspective sur la vie à Toronto et au Canada, avec ses contradictions et ses imperfections. L'évocation de certains quartiers torontois particulièrement marqués par diverses cultures apportera un sourire aux lèvres de ceux qui les reconnaissent (et même suscitera une certaine nostalgie pour ceux qui ont dû la quitter) et donnera une impression un peu plus invitante à ceux qui gardent certains préjugés vis-à-vis cette mégapole nord-américaine. Grâce à la polysémie

du mot "tour", et de ses composés, celui-ci se retrouve fréquemment inscrit dans le texte; contribuant davantage à l'humour, la sur-inscription de "tour" sert de rappel constant quant à l'identité de la narratrice et montre aussi que la multiplicité existe tant dans la langue qu'entre les langues. Mélanges de discours historique, philosophique, linguistique, poétique, la tour CN, qui dit ne pas penser "contrairement aux humains" (p. 153), donne toutefois à son lecteur une autre perspective par laquelle il peut penser à l'état des choses non seulement au Canada mais ailleurs aussi, en cette fin du 20^e siècle.

Catherine Khordoc
Neuchâtel, Suisse

Lélia Young. *Si loin des Cyprès.* Montréal. Les Éditions du CIDIHCA, 1999. 150 pages. ISBN: 2-89454-082-5.

Après son remarquable *Entre l'outil et la matière*, publié aux Éditions du GREF, en 1992, Lélia Young nous livre aujourd'hui un nouveau recueil de poèmes. Le titre, digne du *Canard enchaîné*, ne nous branche pas sur le calembour mais sur une rhétorique savante. On cherche en vain une thématique affirmée dans ces textes divisés en trois parties : *Entre toi et moi Lecture oxymore* (pp. 1-85), *Dans le corps du python* (90-110), *Torsades* (114-150). Comme le suggère le texte liminaire, dédié à «l'inconnu familier qui éveille la métaphore», il s'agit plutôt d'un jeu amoureux sur les mots et les figures de style.

La variation amoureuse va de la peur de perdre l'être aimé, dans *Saros*, le premier texte, jusqu'à ces «bras dépliés» qui symbolisent l'union avec «l'autre», dans le dernier poème. Cette variation se manifeste par un certain nombre de résurgences, qui tissent la trame d'un amour insatisfait :

Je sais que tu n'existes pas, 30; Tu me manques, 32; Y a-t-il un amour heureux, 37; Tous les mots se perdent entre toi et moi, 87; Ô cruel... et ta griffe attend patiemment l'ultime mouvement espéré de ta proie, 110; Tu ne m'as jamais aimée, 120; Tu berces les rêves et je n'ose parler de crainte d'endiguer ton choix, 139.

Au niveau de la forme du contenu, on constate un mouvement qui va de l'exaltation à un retour au calme dans la troisième partie, où l'auteure évoque des paysages heureux. Mais chacun des poèmes du recueil constitue une unité bien définie, qui donne beaucoup de diversité à l'ensemble. Il y a des textes féministes, d'autres politiques et revendicatifs et même des textes en anglais. En contre-partie, il découle parfois de cette diversité un manque de cohésion et de logique du discours qui fait perdre le fil de la pensée. Ce brouillage du code, parfois un peu artificiel, est source de poésie.

Mais c'est au plan de l'expression que ces textes offrent le plus d'intérêt. Lélia Young